

ANNE GONON

UNE UTOPIE DE PROXIMITÉ

Participer au devenir culturel d'un territoire

Dernière
à Hublot

Mai 2018, l'Autre festival, l'équipe cuisine de Derrière Le Hublot s'offre une pause avec l'artiste-plasticien Nicolas Simarik avant d'assurer la confection et le service des repas à destination des artistes, des bénévoles et du public. Du fait maison, dans la bonne humeur et le partage des connaissances, c'est précieux !



Si ta vie s'endort, risque-la

JEAN TARDIEU

Expérimenter et inventer. C'est ce qui guide l'aventure artistique et culturelle menée par Derrière Le Hublot depuis sa création en 1996. Nous convions des artistes à partager leurs langages symboliques et à accompagner tout un chacun dans son émancipation personnelle et l'éveil de son sens critique. Nous cheminons ainsi entre art et culture, entre capacité à étonner et accomplissement de soi, entre le désir de « faire avec » et celui de surprendre.

L'exercice auquel se livre l'équipe de Derrière Le Hublot est une invitation à mieux connaître son territoire, son environnement naturel et culturel pour mieux l'appréhender, l'aimer et en déjouer parfois les pièges. C'est aussi une invitation à comprendre et mettre en partage ses savoirs et ses sens pour révéler notre capacité collective à agir et inventer demain. Cet exercice aussi complexe que passionnant est d'une actualité brûlante. Réveiller les imaginaires, participer à révéler la dignité des gens, mieux faire humanité ensemble, telles sont l'audace et l'ambition que nous portons.

Nous nous attachons depuis plusieurs années à raconter cette aventure, pour en garder la trace mais aussi pour la mettre en perspective et l'analyser. La production de mises en récit fait désormais partie intégrante de la démarche de l'association et celle que vous tenez entre les mains complète d'autres brochures (dont *En Immersion*, récit des résidences artistiques menées dans le cadre du projet *Développement des arts vivants en Massif central*). Il s'agit de rendre compte de la façon dont Derrière Le Hublot cultive son projet et son territoire de jeu. Pour ce faire, nous collaborons avec des auteurs, dont Anne Gonon qui signe cette nouvelle publication dans la continuité d'un premier livret édité en 2014.

Ces écrits combinent un coup d'œil dans le rétroviseur pour raconter et transmettre quelques-unes de nos expériences passées et un regard tourné vers l'avenir, posant des balises et repères qui nous aideront à étayer nos ambitions et renforcer notre capacité à agir pour continuer, sans relâche, de participer au devenir culturel du territoire.

—
FRED SANCÈRE, directeur

Sommaire

- 4 **1. DE L'ART EN TOUS TERRITOIRES**
- 4 > « Un acteur culturel peut créer de l'espérance »
Entretien avec Pascal Desmichel
- 7 > En action, des projets avec les territoires :
 - *BD en Transhumance*, des dessinateurs arpenteurs
 - *Fenêtres sur le paysage*, révéler et réveiller notre environnement
 - *L'A75*, au-delà d'une autoroute
- 12 **2. DES HABITANTS EN CAPACITÉ D'AGIR**
- 12 > « Il nous faut continuer de progresser en humanité »
Entretien avec Éric Favey et Fred Sancère
- 16 > Participer au devenir culturel de son territoire :
une démarche de médiation au long cours
- 18 > En action, des projets avec les habitants :
 - À table avec l'équipe cuisine
 - L'avenir leur appartient

ÉLARGIR LES HORIZONS

Une utopie de proximité. C'est le titre qui avait été choisi pour un premier livret, paru au printemps 2014. Il ne s'agissait pas de s'autoproclamer faiseurs d'une société idéale mais de mettre en lumière l'utopie que l'équipe de Derrière Le Hublot défend au quotidien, une aventure artistique et culturelle localement ancrée – nullement cantonnée à son territoire pour autant. Inviter des artistes à s'immerger sur ce territoire pour se l'approprier, le transfigurer, le révéler sous un nouveau jour à ses habitants et, en même temps, offrir à ces derniers des opportunités de s'impliquer. Cet idéal n'a pas failli, il s'est même depuis déployé géographiquement et a pris de l'ampleur dans la nature et la mesure de l'implication.

Le rapport au territoire est une constante de la démarche de Derrière Le Hublot. On serait tenté d'évoquer une éthique, qui se préoccupe d'un rapport juste, « à propos » comme dirait Fred Sancère, avec ce qui caractérise le territoire dans toutes ses composantes, géographiques, sociales mais aussi et peut-être surtout humaines. Cette éthique, portée par un leitmotiv qui a tout d'une devise, « nul territoire ne saurait échapper à l'art », l'équipe capdenacoise la partage avec des artistes qui se soucient du contexte dans lequel ils créent. Entre investigation, immersion et innovation, tous cheminent sur des terrains souvent inhabituels, parfois inexplorés. C'est ce que vous propose de découvrir la première partie de ce livret, qui s'ouvre sur un entretien éclairant avec le géographe Pascal Desmichel. En fin connaisseur – et amoureux, du Massif central, il souligne le rôle crucial qu'une structure culturelle comme Derrière Le Hublot joue sur un tel territoire, à la croisée des chemins entre développement local, lecture sensible des paysages et agitateur venant déjouer les clichés autant que les peurs. Vous emprunterez ensuite les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle dont se saisit *Fenêtres sur le paysage*, audacieux projet de commandes d'œuvres d'art contextuelles, inauguré par le collectif d'architectes Encore Heureux. C'est toute la complexité et la ramification d'un projet dit « artistique et culturel de territoire » qui émergent, faisant se rencontrer les enjeux d'une grande diversité d'acteurs et de partenaires, fédérant autour d'une volonté commune.

Les résidences BD en Transhumance tout comme l'épique exploration artistique de l'A75, deux actions faisant l'objet de focus, explorent d'autres modalités d'investigation des territoires, cherchant toujours à concilier création artistique et relation au terrain. Ces deux projets s'inscrivent dans le cadre du

programme de résidences artistiques et culturelles du projet *Développement des arts vivants en Massif central (DAV)*, piloté par Derrière Le Hublot de 2016 à 2018. Une expérience qui a contribué à l'extension du champ d'action de l'association, lui ouvrant de nouvelles perspectives géographiques et partenariales.

Cette approche territoriale n'est pas dissociable de l'implication des habitants, autre pilier de la démarche de Derrière Le Hublot qui s'est lui aussi considérablement déployé ces dernières années. L'intention qui guide l'équipe au quotidien n'est rien moins qu'offrir aux habitants la possibilité de prendre en main le devenir culturel de leur territoire. En témoigne la seconde partie de ce livret qui montre combien les fondamentaux de l'éducation populaire, qui président au sein de l'association, restent des appuis solides pour permettre à des personnes de s'engager et de prendre part à la fabrication d'un projet qui se préoccupe de l'habitabilité de leur territoire. Derrière ce terme peu habituel, « habitabilité », se cache un enjeu majeur. La qualité d'un lieu de vie dépend des conditions plus ou moins favorables qu'y trouvent ses habitants. Services publics (école, santé, etc.), transports, paysages... Pour Derrière Le Hublot, l'art et la culture font partie des fondamentaux. Loin d'accaparer cet enjeu, l'équipe le partage donc avec d'autres, bénévoles, adhérents. D'un groupe de cuisiniers et cuisinières bénévoles à une équipée de jeunes gens en vadrouille au festival d'Aurillac, deux autres focus viennent raconter l'énergie et la détermination des habitants à se mettre en mouvement. Un voyage à Venise et le rêve de l'Autre lieu soulignent quant à eux la détermination de l'équipe à faire grandir, sans cesse, le périmètre de l'implication de ces habitants, pour élargir leur horizon, révéler leur potentiel, repousser les limites, certaines que l'on s'impose, d'autres qui sont si profondément intégrées qu'elles échappent à notre conscience.

Faire grandir. Comme l'énonce Éric Favey, figure de la Ligue de l'enseignement, dans un dialogue stimulant avec Fred Sancère qui ouvre la seconde partie, l'enjeu est « l'élargissement » des horizons géographiques et symboliques, de la connaissance et des savoirs, des rêves et des aspirations, de l'émancipation, de la capacité à agir. « Il nous faut, résume-t-il, continuer de progresser en humanité. » Une promesse, pour les années à venir. L'utopie de proximité a de beaux jours devant elle.

— ANNE GONON

1. DE L'ART EN TOUS TERRITOIRES

« Un acteur culturel peut créer de l'espérance »

Entretien avec Pascal Desmichel

Maître de conférences en géographie, habilité à diriger des recherches, au département Métiers de la culture de l'université de Clermont-Ferrand, Pascal Desmichel est responsable depuis 18 ans du Master Tourisme, formation au sein de laquelle il associe les étudiants à des commandes de recherche-action de collectivités locales et associations.

Le Massif central est très étendu.

Pouvez-vous décrire son emprise géographique ?

Au 19^e siècle, les guides touristiques ne mentionnaient que deux massifs : les Cévennes et la chaîne des volcans d'Auvergne. Le Massif central a, en quelque sorte, été inventé par des géographes à cette époque et d'abord été identifié comme une zone de contraintes. Des contraintes topographiques car les vallées entravent la circulation, ce qui entraîne un enclavement ; et des contraintes climatiques. Administrativement, c'est un territoire très vaste qui va du Morvan, en Bourgogne, jusqu'aux portes de Béziers et Montpellier. Du nord au sud, c'est quasiment 400 kilomètres ; et presque autant d'est en ouest, des monts du Lyonnais jusqu'à Limoges. Pendant un siècle, l'imaginaire véhiculé auprès de l'opinion publique autour du Massif central a été celui de l'exode et du déclin. Aujourd'hui, ces clés de lecture doivent être nuancées car elles sont en partie fausses. Les chiffres de l'INSEE montrent que depuis 1999, le Massif central a gagné 100 000 habitants. Certains territoires ont un solde migratoire positif car ils sont attractifs.

Quels sont les défis actuels à relever dans le Massif central ?

Il y a un enjeu d'ordre culturel : il faut montrer que c'est un territoire où il se passe des choses. L'imaginaire collectif est encore partiellement négatif alors que des gens s'y établissent en résidence ou y viennent en vacances, cherchant les ressources caractéristiques du Massif central : le calme, du lien social, une relative fraîcheur par rapport à d'autres régions, du silence – une vraie ressource d'avenir ! Autant de valeurs qui répondent à un besoin de bien-être, de tranquillité, de ralentissement, de décroissance, etc. C'est cela qui doit être montré du Massif central. Il y a également le défi agricole. Les gens veulent mieux vivre et mieux consommer. Ils sont nombreux à privilégier des filières de qualité, en circuit court. Là aussi, le Massif central a des atouts et s'inscrit dans les aspirations de la société française.

À l'échelle du Massif central aujourd'hui, c'est peut-être l'enjeu résidentiel qui est le plus important. De plus en plus de Lyonnais viennent passer une partie de la semaine, ou toutes leurs vacances, dans les monts du Forez. Des habitants de Montpellier vont dans les Cévennes et jusqu'en Haute-Loire. D'autres font des allers-retours hebdomadaires entre le plateau de Millevaches et l'Angeleterie. Nous vivons une hyper-mobilité qui se traduit par des flux incessants, dans des temporalités qui se croisent. Le Massif central est lui aussi touché par ce mouvement permanent, à contre-courant d'une représentation d'isolat, de région hors du monde.

Jeudi 11 octobre 2018, soir de pleine lune inoubliable sur l'incontournable place Champollion de Figeac, parée de l'installation Museum of the Moon de Luke Jerram dans le cadre du projet Fenêtres sur le paysage.



Vous n'avez pas prononcé le terme « ruralité », qui caractérise pourtant certains territoires du Massif central.

C'est un terme de plus en plus compliqué qui crée des débats au sein du monde de la géographie et au-delà, en termes de politique nationale. La ruralité existe-t-elle toujours ? Le partage entre un monde urbain d'un côté et un monde rural de l'autre est contesté. Pour certains géographes comme Michel Lussault, nous sommes tous devenus des urbains. Les ruraux vivent désormais comme les urbains dans leurs modes de vie et de consommation. Paradoxalement, comme le remarquent certains ethnologues, ils consomment même plus dans la grande distribution que les urbains qui optent pour des filières courtes, vont chez l'épicier du coin et achètent du jambon chez le boucher. On pourrait presque dire que les ruraux sont les urbains ! On peut se demander qui est le plus en adéquation avec son territoire de vie.

Quel rôle un acteur artistique et culturel comme Derrière Le Hublot peut jouer sur ce territoire ?

Je crois que cela se situe moins au niveau d'une programmation événementielle qu'en termes de lien social. Je dois nuancer mon propos initial : il y a des poches de territoires du Massif central où règnent beaucoup d'isolement et de grandes difficultés sociales. Or l'isolement est synonyme de peur, de repli sur soi. Il peut conduire à un vote qui traduit le sentiment de ne pas être entendu. La culture est là pour recréer du lien, lutter contre ces peurs et ces formes de repli. Un acteur culturel peut créer de l'espérance, contribuer à lutter contre la peur de l'autre et contre toutes les formes de stigmatisation. L'autre n'est même pas forcément l'étranger, cela peut tout simplement être le voisin qu'on ne connaît pas, celui qu'on ne fréquente pas parce qu'il n'appartient pas à notre classe sociale...

Les artistes, qui ont eux-mêmes été longtemps stigmatisés, ont aussi un rôle à jouer. Ils sont de plus en plus engagés, auprès des habitants, sur le terrain, dans l'éducation et la médiation. Depuis une dizaine d'années, ils sont de plus en plus présents et ont gagné en crédibilité dans le champ de l'ingénierie et des diagnostics territoriaux, les politiques d'aménagement. Ils sont au fait de ce qui se passe sur le terrain et en adéquation avec les territoires. Par ailleurs, on assiste à une évolution des perceptions. Pendant longtemps, c'était assez binaire : d'un côté, les sociologues et les géographes, les gens prétendus sérieux ; et de l'autre les rêveurs, les saltimbanques, les utopistes...

En quoi les perceptions ont-elles évolué ?

Encore récemment, la géographie dite « sensible », qui considère que l'homme imagine, rêve et est doué d'une sensibilité, n'était pas du tout acceptée scientifiquement en France. La géographie académique envisageait l'homme comme un « acteur », un « entrepreneur », quelqu'un qui fait des choix de vie basés sur une logique économique et sa raison. La géographie sensible, ou géographie « humaniste », s'interroge sur la nature des liens que chaque individu entretient avec son environnement et les paysages qui l'entourent. Aujourd'hui, on revisite des géographes du 19^e siècle comme Elisée Reclus qui disait des choses très puissantes à propos des terres du Massif central. Son frère Onésime Reclus a écrit sur le plateau des Millevaches. Ses mots et ses émotions étaient suscités par la topographie, l'ambiance, l'atmosphère de ces lieux-là. Il parle de terres de mélancolie, d'effroi, de tristesse, mais en même temps, de hauts plateaux qui donnent un sentiment de liberté. Je suis très touché par l'idée que ces terres véhiculent un sentiment de possible, où l'on est très libre.

Le vocabulaire que vous employez, la sensibilité, les émotions, etc. relève du langage de l'artiste.

Totalement. Comme si ces terres, c'est ma revendication depuis toujours, portaient en elles-mêmes des terres autres, des gens autres, des idéaux qui sont autres. L'artiste est exactement dans cette posture-là : au bord du monde, un peu en retrait. Quelqu'un qui crée a forcément besoin de faire un pas de côté. Or ces lieux-là sont propices à imaginer, rêver, inventer des possibles. Les artistes portent et apportent un regard sensible sur les paysages et les lieux. Ils mobilisent les habitants sur leur propre approche sensible. Il n'y a pas d'un côté une lecture intellectuelle, soi-disant savante et académique, et de l'autre, des poètes et artistes qui seraient hors du réel. Les artistes combinent un regard réflexif et sensible. Pour moi, l'artiste est totalement au cœur de l'investigation des territoires.

Derrière Le Hublot développe des projets qui rassemblent un grand nombre de partenaires venant d'horizons très différents (communes, Parcs naturels, associations, habitants, etc.). Cette approche transversale se généralise-t-elle ?

Cette transversalité est très présente et tendance dans les discours, le marketing politique. On ne parle que de cela, comme de l'innovation. Chaque époque invente son vocabulaire pour se donner une image de modernité. Il y a quinze ans, le tourisme était vendeur, maintenant c'est plutôt la culture. Je suis très critique sur ces effets de mode. Dans les faits, des acteurs culturels qui, comme Derrière Le Hublot, associent des univers très différents et se positionnent comme acteur territorial en transversalité, je n'en connais pas beaucoup. Cela requiert une vraie sincérité. Pour mobiliser les acteurs politiques et de terrain, il faut avoir une vision et des convictions profondes.

Pour vous, Derrière Le Hublot est-il un acteur de développement territorial ?

Oui, avec un profil hybride. C'est à la fois un acteur de développement culturel territorial et une sorte de cabinet d'ingénierie localisé ; contrairement à la plupart des cabinets qui ne sont pas implantés sur les territoires où ils interviennent. Même si le champ d'action de Derrière Le Hublot s'élargit géographiquement, il y a un point d'ancrage très fort à Capdenac. Sa crédibilité et sa légitimité viennent de cet ancrage, d'un lien très concret avec les habitants, qui se construit dans le temps. Je pense qu'il est difficile d'être légitime quand on est trop loin des territoires.

Vous avez mentionné le tourisme. Certains projets développés par Derrière Le Hublot, comme Fenêtres sur le paysage, allient culture et tourisme. Ce dernier semble être en pleine mutation.

Depuis une dizaine d'années, dans le tourisme, on parle de sensible, de ralentissement, de retour à la nature. On développe le tourisme « expérientiel ». C'est l'idée que par l'expérience, on va vivre quelque chose de singulier et de fort. On assiste à une véritable quête de sens. On a besoin de se retrouver au contact du monde. Le Massif central s'y prête à merveille. Si ce territoire a un atout, il est de l'ordre d'un autre tourisme culturel. Les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle en sont l'archétype. Le succès de ce cheminement spirituel et personnel est un phénomène majeur à analyser, d'un point de vue touristique comme d'un point de vue social. Il suffit d'ailleurs de regarder le nombre de livres en librairie consacrés à la marche et à la philosophie de la marche. C'est passionnant.

En action, des projets avec les territoires

BD EN TRANSHUMANCE, DES DESSINATEURS ARPENTEURS

Si aucun territoire ne saurait échapper à l'art, aucune discipline ne saurait échapper à Derrière Le Hublot, certainement pas la BD. Des auteurs-dessinateurs sont invités depuis des années maintenant à s'immerger sur le terrain... Jusqu'à conduire l'association sur les rives de la co-édition.



Courant 2018, au travers de L'Observatoire de Capdenac, Kristof Guez débute une exploration photographique de la ville. Invitant notre regard à parcourir ses interstices et son activité, nous profitons aujourd'hui de l'amplitude de la vue sur le Lot et de son calme.

La popularisation du genre autobiographique comme des enquêtes documentaires dans le champ de l'édition du 7^e art permet de ne pas en douter : la bande dessinée a un vrai potentiel en matière d'auscultation des territoires. Cette conviction forte défendue par Derrière Le Hublot s'incarne dans un programme de résidences visant à récolter le témoignage d'un auteur-dessinateur plongé dans un contexte, sur une période donnée. Les premiers à se lancer dans l'aventure ont été Guillaume Guerse et Marc Pichelin, avec l'ouvrage *Lost on the Lot*, publié en 2016, contant leur voyage le long du Lot, leurs rencontres avec les habitants et mettant en scène, et en abyme, leur travail d'investigation.

En 2016, Troubs a été invité, lui, par le Parc naturel régional des Causses du Quercy et Derrière Le Hublot, dans le cadre d'une résidence du DAV. Sur la base de deux mots clés, « marche » et « paysage », il a arpenté les Causses du Quercy durant un mois. « Je viens de la tradition du carnet de croquis, du dessin sur le vif, raconte Troubs. Mes publications sont à la croisée entre récit narratif et journal de bord en BD. C'est une démarche documentaire mais j'y raconte aussi mon expérience. » *Chemins de pierres*, livre issu de cette résidence, est paru en 2017, co-édité par Derrière Le Hublot, la cie Ouïe-Dire et Les Requins Marteaux, dans la collection Transhumance. Vincent Vanoli a, lui, été accueilli par le Parc du Morvan et la Cité de la Voix de Vézelay, également dans le cadre du DAV. « Je ne voulais pas me consacrer à un seul sujet tel que l'agriculture, la forêt ou les récits du patrimoine oral, souligne-t-il. J'ai choisi d'aller d'une personne et d'un endroit à un autre pour proposer une balade impressionniste, une dérive guidée par le hasard. En gardant pour cadre : un mois donné, sur un endroit de la Terre. » *Le promeneur du Morvan* est sorti en 2019.

Pour les acteurs de terrain qui accueillent les auteurs-dessinateurs, c'est l'occasion d'organiser des rencontres publiques en médiathèque, des expositions des planches originales, des concerts dessinés, etc. Les ouvrages ouvrent de nouvelles perspectives pour raconter les territoires et leurs habitants, en privilégiant des approches artistiques et sensibles qui se distinguent d'une démarche touristique classique. Pour Patricia Monniaux, chargée de mission culture et éducation du Parc des Causses du Quercy, le livre *Chemins de pierres* de Troubs est « devenu une véritable ressource » qu'elle utilise dans le cadre de parcours pédagogiques. La rencontre avec l'artiste a été telle qu'il va revenir dans le Quercy, avec Baudouin – auteur-dessinateur avec qui Troubs a publié plusieurs ouvrages et partage un goût prononcé pour le travail d'immersion et d'observation des territoires. Patricia Monniaux annonce une grande première : « de l'art rupestre, en dessinant sur des pierres ». La BD hors cadre a de l'avenir.

JULIE BORDENAVE ET ANNE GONON

FENÊTRES SUR LE PAYSAGE, RÉVÉLER ET RÉVEILLER NOTRE ENVIRONNEMENT

Des marcheurs des chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle, l'équipe de Derrière Le Hublot a fait le point de départ d'une réflexion qui mène jusqu'à un ambitieux programme de résidences et de création d'oeuvres pérennes... La mise en application concrète d'un art de tous les territoires.

Tous les jours, des marcheurs venus du monde entier traversent les paysages du Figeacois, parcourant le GR®65, ce chemin de grande randonnée qui répond au nom plus poétique et évocateur de *Via Podiensis*, l'itinéraire vers Saint-Jacques-de-Compostelle partant du Puy en Velay. Qui sont-ils ? Quelle expérience font-ils des paysages qu'ils parcourent ? Qui sont ceux qui les regardent passer ? Qu'est-ce que cette mode des marches au long cours raconte de notre monde contemporain ? Que représentent aujourd'hui les Chemins de Saint-Jacques ? Observant ce phénomène, formulant toutes ces questions et considérant qu'aucun espace ne doit ni ne peut échapper à la présence des artistes, l'équipe de Derrière Le Hublot s'en est naturellement posée une autre : comment des artistes s'en saisiraient-ils ?

Presque dix ans après ces premières réflexions, c'est en 2018 que démarre *Fenêtres sur le paysage*, « une aventure artistique et culturelle sur les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle », un projet polymorphe piloté par Derrière Le Hublot. Son fondement est audacieux : inviter des artistes à créer des œuvres contemporaines le long de la *Via Podiensis*, des œuvres nourries du contexte, des savoir-faire et de l'implication des habitants, pour composer un héritage patrimonial pour le siècle prochain. Lier l'histoire patrimoniale à une réalité, celle du monde d'aujourd'hui, trouve une résonance particulière en 2018, année de célébration du 20^e anniversaire de l'inscription des Chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.

Fenêtres sur le paysage se situe à la croisée des chemins, au sens propre comme au figuré. Outre la création d'œuvres d'art le long du parcours, le projet inclut une programmation artistique, qui s'est déclinée en 2018 autour d'une installation de feu par la compagnie Carabosse dans le village de Faycelles et l'accueil de *Museum of the Moon*, œuvre du plasticien britannique Luke Jerram à Figeac. Révéler et réveiller sont les maîtres-mots du projet, qui prend appui sur la capacité des artistes à renouveler notre regard sur notre environnement quotidien en le transfigurant, le métamorphosant, nous encourageant à l'observer sous un nouveau jour. Dépassant largement le périmètre géographique de son environnement proche, Derrière Le Hublot embarque dans l'aventure une multitude de partenaires et d'acteurs. De l'Aubrac au Gers, du Pilat au Pays basque pour la France, demain au nord de l'Espagne sur le Camino del Norte : *Fenêtres sur le paysage* suscite l'enthousiasme et cristallise de multiples enjeux (touristiques, sociaux, économiques et culturels), sans dévier de son centre de gravité qu'est la création artistique.

Nils Brunet, directeur de l'Agence des Chemins de Compostelle, partenaire du projet, se réjouit que des artistes se saisissent de « la dimension contemporaine de ce bien du patrimoine mondial à qui l'on reconnaît une valeur universelle ». *Fenêtres sur le paysage* va contribuer, à ses yeux, à mettre en perspective le phénomène culturel et social que sont les Chemins de Saint-

Jacques. « Les marcheurs viennent pour un grand nombre de raisons qui ne se résument pas à la dimension religieuse, souligne-t-il. Il y a la quête de sens, le défi physique, etc. Ces chemins sont une ressource économique mais ils sont surtout propices à des rencontres humaines. » Avec *Fenêtres sur le paysage*, ils seront demain aussi des espaces de rencontres artistiques et culturelles.

SE NOURRIR DES MONDES QUI CO-EXISTENT POUR CRÉER LES LIEUX D'ÉTONNEMENT

Les rencontres sont précisément au cœur du processus de création que Derrière Le Hublot imagine pour les œuvres à naître. En témoigne la toute première, une œuvre d'art-refuge à Gréalou (Lot). Conçue par le collectif d'architectes Encore Heureux, dans le cadre d'un partenariat avec le Parc naturel régional des Causses du Quercy, elle sera inaugurée en 2020. Il faut s'imaginer au cœur de Pech Laglaire, un site exceptionnel de pelouses sèches où se trouvent trois dolmens du néolithique, dormant dans cette œuvre d'art-refuge, un mur habité dans lequel sont logées des « tentes » en pierres sèches, clin d'œil aux caselles et aux gariottes. Ces constructions typiques qui servent d'abri, emblématiques du territoire, Nicola Delon et Julien Choppin, les co-fondateurs d'Encore Heureux, les connaissent bien. Ils ont joué dedans enfants – le premier a grandi à Villefranche-de-Rouergue, le second près de Cahors. Comme le raconte Julien Choppin, ils ont gardé un attachement fort à ces terres et en connaissent intimement « les gens, les lumières », bien que les ayant quittées depuis longtemps. Ils y sont donc revenus, à plusieurs reprises, pour rencontrer les partenaires du projet et un grand nombre d'habitants, en quête de la « justesse » de leur proposition. L'alliance de la liberté de la création artistique et de la nécessité des usages d'un refuge faisant totalement écho à leur démarche.

Cette justesse, ils la tirent du respect des lieux et de la recherche d'une « forme de consentement » par l'écoute du terrain. Il s'agit « d'accompagner une aventure collective » souligne Julien Choppin, pointant le déplacement de la position de l'architecte dont il se satisfait pleinement. « Nous acceptons l'idée de ne pas être les seuls garants du projet qui va se nourrir de toutes les rencontres. » Une hébergeante leur a raconté accueillir des marcheurs venant du monde entier, les chasseurs leur ont expliqué la spécificité du site comme poste de chasse de lièvres, une ethnobotaniste en connaît toute la flore et vient à chaque solstice pour expérimenter les variations de lumière... Julien Choppin est frappé par « la richesse et la complexité de la co-existence de ces perceptions humaines » autour du site. Il voit là l'essence même de son métier : « créer un monde qui se nourrit de tous les mondes qui l'entourent. » « C'est un site magnifique, qui a une présence très forte, ajoute-t-il. Le pire serait de faire une belle œuvre d'art qui n'aurait rien à faire là. »

Fenêtres sur le paysage attend des artistes qu'ils créent à partir du contexte, y compris en recourant aux ressources locales, ce qui est une préoccupation d'Encore Heureux. Ce type « d'architecture vernaculaire est aujourd'hui à nouveau regardée, analyse Julien Choppin. Elle est simple, issue de matériaux locaux, réalisée sans architecte. Elle rassemble beaucoup de valeurs du mouvement actuel de transition écologique. »

Juillet 2018, la remarquable vue du site de Pech Laglaire où s'invente avec les architectes du collectif Encore Heureux, le Parc naturel régional des Causses du Quercy et les habitants de Gréalou Super-Cayrou, œuvre d'art-refuge en pierres sèches née du projet Fenêtres sur le paysage.



LAISSER UNE TRACE

Pour l'équipe du Parc des Causses du Quercy, le maintien de la filière économique de la pierre, menacée, est un enjeu important. De même que l'objectif d'attirer de nouveaux publics, notamment locaux, dont la curiosité sera attisée par l'expérience esthétique proposée. Jérémie Choukroun, directeur adjoint du Parc, pointe qu'il s'agit de réconcilier les habitants avec le GR®65, décrit par certains comme « une autoroute ». La forte fréquentation entraîne parfois « au mieux une indifférence de la part des habitants, au pire une défiance vis-à-vis des randonneurs et du chemin ». *Fenêtres sur le paysage* s'adresse donc tout autant aux visiteurs qu'aux habitants, pour accompagner une réappropriation des paysages et des milieux. Il ouvre enfin un nouveau territoire d'expérimentation pour les artistes, revendiquant la pertinence de leur intervention en tous lieux, y compris et peut-être surtout les plus inhabituels et inattendus.

L'A75, AU-DELÀ D'UNE AUTOROUTE

S'il est bien un territoire où l'on s'attend peu à voir surgir l'art, c'est l'autoroute. Et pourtant, ces constructions des temps modernes sont empruntées par des milliers d'entre nous et s'avèrent propices à la création et la mise en perspective. L'A75 transfigurée par un photographe et un collectif multimédia, c'est la garantie d'un voyage assis confortablement dans sa voiture...

« **La Méridienne** », une autoroute, l'A75, qui rime avec « vacances » pour beaucoup d'automobilistes. Longue de 335 kilomètres, reliant Clermont-Ferrand à Clermont-l'Hérault, elle facilite les flux de touristes nord-européens vers le sud de la France et l'Espagne et vise à désenclaver le Massif central. L'équipe de Derrière Le Hublot la connaît bien, l'empruntant régulièrement lors de déplacements. Suivant son leitmotiv qu'aucun territoire ne saurait échapper à l'art, marqué par le voyage que représente le parcours de cette voie routière qualifiée de « paysagère », Fred Sancère en est venu à se demander dans quelle mesure l'A75 pourrait être le sujet, l'objet et l'espace support à un projet artistique.

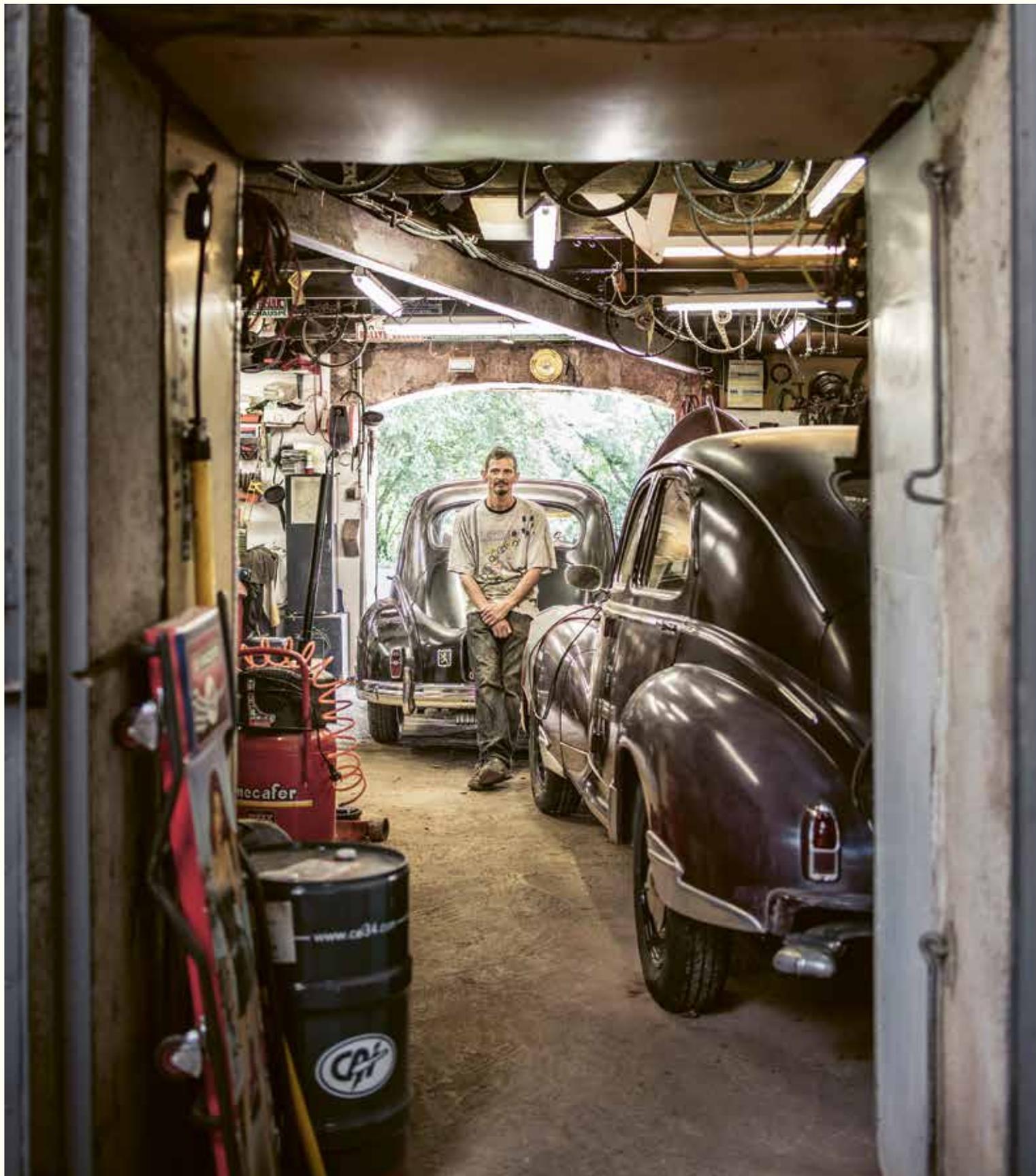
Dans le cadre du DAV, avec quatre acteurs culturels territoriaux, l'Agglo Pays d'Issoire, les Scènes Croisées de Lozère, la Communauté de communes Lodévois et Larzac et le Théâtre Le Sillon, Derrière Le Hublot a proposé au photographe Kristof Guez et au collectif pluridisciplinaire Pixel [13] de se lancer dans une appropriation artistique de ce territoire routier. En 2016 et 2017, deux sessions de repérage ont posé les premiers axes de réflexion. Il s'agissait de se familiariser avec cet itinéraire et ceux qui le vivent – habitants, commerçants, routiers, touristes, etc. Mais aussi de mettre en perspective le réel pour donner à regarder autrement une construction humaine qui, sous couvert d'évidence liée à sa fonction, recèle ambiguïtés et paradoxes de notre société contemporaine.

Catherine Marlas, présidente du Parc et vice-présidente du Conseil départemental du Lot, soutient l'œuvre d'art-refuge d'Encore Heureux et la démarche de *Fenêtres sur le paysage* avec conviction et enthousiasme. « Ces chemins ont depuis toujours permis de relier des gens entre eux et c'est une manière de les honorer que de donner envie de les parcourir en y faisant des découvertes, estime-t-elle. Le projet invite à une pause, à l'introspection. Se retrouver seul, là-haut, dans cette immensité pour admirer les étoiles, est une expérience qui nous remettra bien à notre petite place. » L'élue se dit touchée par un geste artistique résolument contemporain et très respectueux de son environnement d'accueil. C'est une façon, conclut-elle, de marquer ce territoire, porteur de passé, d'y laisser « une trace pour les générations futures ».

En 2018, trois *road-trip automobiles* (entre Lodève et Clermont-l'Hérault, à partir d'Issoire et de Saint-Germain-du-Teil) embarquent des spectateurs dans des voitures. Ils écoutent des témoignages collectés et suivent un itinéraire guidé les amenant à sortir de l'autoroute pour découvrir des points de vue inhabituels et des photos de Kristof Guez. Accueillis à chaque fois en résidence pendant une semaine dans des villages proches de l'A75, les artistes ont parcouru l'autoroute et les routes avoisinantes, sillonnant les territoires à la rencontre de la population. Kristof Guez opte pour des photos de paysages mais aussi des portraits. « J'ai essayé de traduire les sensations opposées que provoque l'autoroute, le fait qu'elle est aussi violente qu'intégrée. Par endroits c'est un pansement, à d'autres une plaie béante, raconte-t-il. Elle suscite autant de répulsion que de fascination. » Cette approche intéresse Florian Oliverès, directeur des Scènes Croisées de Lozère, dont le territoire est marqué par l'axe autoroutier. Il souhaite interroger ce qu'il appelle « l'humanité des paysages » qui recouvre aussi bien la perception singulière de l'environnement que les histoires humaines qui le composent. Celles des travailleurs de la Direction interdépartementale des routes du Massif central, des paysans dont les terres sont traversées par l'autoroute ou des touristes de passage qui voient surtout l'intérêt de gagner du temps.

L'autoroute est de fait un espace-temps singulier, marqué par la vitesse et la traversée. Sabine Thuillier et Alexandre Cubizolles de Pixel [13], se sont, comme Kristof Guez, questionnés sur le public. Au-delà des moments de trois temps de rencontres en fin de résidence, qui peuvent être les spectateurs d'une œuvre ayant pour sujet et objet l'autoroute ? Les partenaires avaient, dès l'origine, conscience de cet enjeu. C'est pourquoi le projet s'est déployé via des supports divers : un site internet, un livret papier sous forme de journal que les voyageurs sont susceptibles de trouver sur les aires avec des QR codes renvoyant au site, des photos de Kristof Guez, des jeux, etc. L'équipe de Pixel parle d'un « art furtif », qui, à l'image d'une autoroute, permet d'entrer et sortir, d'emprunter des chemins buissonniers ou de rester sur l'axe central mais d'être amené à le parcourir autrement, en écoutant par exemple une création sonore. L'exploration de l'A75 est loin d'être terminée, cette expérimentation ayant fait naître chez les partenaires comme les artistes l'envie de la poursuivre.

Jun 2018, à la rencontre des habitants du Caylar, village à proximité de l'autoroute A75, excitant terrain de jeu pour la création artistique investi par le collectif Pixel 13 et le photographe Kristof Guez à l'occasion d'une résidence d'immersion initiée par Derrière Le Hublot et de nombreux partenaires.



2. DES HABITANTS EN CAPACITÉ D'AGIR

« Il nous faut continuer de progresser en humanité »

Entretien avec Éric Favey et Fred Sancère

Retraité de l'Inspection générale de l'Éducation nationale depuis septembre 2018, Éric Favey est un pilier de la Ligue de l'enseignement au sein de laquelle il a occupé plusieurs fonctions, dont secrétaire national et secrétaire général adjoint, dans les deux cas délégué à l'éducation, la culture et la société de l'information. Figure éclairée et éclairante de l'éducation populaire, il s'est prêté au jeu du dialogue avec Fred Sancère, directeur de Derrière Le Hublot.

Éric, quels sont d'après vous les enjeux auxquels est aujourd'hui confrontée l'éducation populaire ?

Éric Favey. La Ligue naît en 1866, fondée sur l'idée que pour être libre et s'émanciper, il faut lutter contre l'ignorance. Il faut donc se cultiver et mobiliser ce que l'on apprend au service d'une vie meilleure. Les premières politiques publiques d'ampleur pour soutenir l'éducation populaire interviennent en 1945, impulsées par Jean Guéhenno qui a conscience que la République a failli disparaître parce qu'on a justement oublié d'enseigner la République. Aujourd'hui, il me semble que le défi général qui se pose à nous tous est celui-ci : comment se fait-il qu'en sachant toujours plus de choses sur l'état du monde, nous ayons autant de difficultés à avoir le sentiment qu'il progresse encore aujourd'hui ? Comment mobiliser à la fois la connaissance et l'expérience humaine pour vivre mieux, progresser dans tous les domaines, du point de vue de la condition humaine, des libertés, de la démocratie, etc. ? Sachant que cette mobilisation concerne des défis humains qui ne sont pas nouveaux – la justice sociale, faire en sorte de penser par soi-même – et un défi qui l'est, le défi écologique.

Qu'en est-il des modalités d'action ?

Éric Favey. Nos modalités d'action sont pour partie tirées de modalités empruntées à l'école. Elles viennent aussi de pratiques dites non formelles, qu'on appelle plus communément l'éducation par tous. Il s'agit de considérer que la pratique même, ce qu'on appelle les savoirs au bout des doigts, sont aussi légitimes que les savoirs savants accumulés par les sciences. L'éducation populaire est marquée par le désintéressement qui est une idée politique dynamique. On peut gagner énormément en s'investissant gratuitement, gracieusement, pour la collectivité, tout en y trouvant des satisfactions individuelles. Or deux changements ont percuté nos modalités d'action.

En premier lieu, l'évolution de l'action publique. Depuis la décentralisation dans les années 1980 et la montée en puissance des collectivités, l'action publique a repris à son compte bon nombre des interventions qui étaient auparavant prises en charge par l'éducation populaire ou d'autres formes associatives. Dans beaucoup de domaines, le rapport entre la puissance publique et les structures associatives est devenu soit un rapport de stricte exécution, soit un rapport de contraintes et de conflit. Nous sommes très souvent devenus les sous-traitants de la puissance ou de l'impuissance publique.

Le deuxième élément, c'est la formidable démultiplication de la diffusion des connaissances, des savoirs et de la culture. Ce qui relevait jusqu'alors du rassemblement en un lieu de gens qui voulaient apprendre ou agir, se déplace progressivement sous d'autres formes aujourd'hui, notamment du fait du numérique, et pas simplement des réseaux sociaux. On peut facilement produire, diffuser, s'exprimer, pour le meilleur comme pour le pire. Le niveau

2013, capdenacois, jardiniers à la fois passionnés et discrets, M. et Mme Castanié sont porteurs d'une culture à laquelle les artistes de la Cie Ouïe/Dire ont prêté une attention particulière dans le cadre de Potages et potagers, un des projets fondateurs de Derrière Le Hublot mené au plus près des habitants.



d'information et de culture s'est considérablement accru. Or il est beaucoup plus difficile d'organiser et de gouverner une société avec des gens bien informés qu'avec des gens ignorants ! C'est une très bonne nouvelle que nous soyons mieux informés, mieux éduqués, mieux formés, qu'auparavant. Mais tout progrès génère une nouvelle forme d'ignorance ou de nouvelles questions. Nous avons des sources d'informations beaucoup plus multiples, diverses et complexes qu'avant, à tel point qu'il nous semble parfois difficile de tirer quelque chose de cohérent et de raisonné de tout cela.

Selon moi, voici trois défis à relever du point de vue de nos modalités d'action. Quelle relation à la puissance publique quand les rapports se sont transformés en dépendance et commande ? Comment agissons-nous dans un monde où tout circule à une vitesse inouïe ? Que faisons-nous de tout ce que nous savons ?

Fred Sancère. J'ajoute un point : il me semble que l'éducation populaire et la culture traversent une profonde crise de légitimité. Du côté de l'action culturelle, certains acteurs hésitent encore à savoir si la démocratisation culturelle a été effective ou pas. Or toutes les dernières études sur les publics et les pratiques culturelles montrent que s'il n'y a pas un bouleversement profond de nos façons d'agir, nous allons à notre perte. Pour moi, il y a une nécessité absolue de se réinventer dans le contexte précis que tu décris. Je trouve très heureux de traverser cette crise et que nous soit offerte la possibilité de participer à imaginer d'autres façons de penser et de faire. L'ambition que l'on doit avoir aujourd'hui, c'est de comprendre ce que nous sommes, dans notre diversité, et de mieux comprendre le monde dans lequel on vit. Cela passe nécessairement par l'accompagnement de l'imaginaire, pour trouver du sens et penser demain. Seuls les artistes sont en capacité de réveiller cela.

Éric Favéy. La crise de légitimité que tu évoques se joue à plusieurs niveaux. Elle concerne la puissance publique, État comme collectivités locales. Il n'est pas forcément simple de la résoudre, mais on peut nourrir des contre-propositions. On assiste à un retour d'audace dans la vie associative locale et il y a des élus eux aussi audacieux. Il nous faut cultiver cela sinon nous allons tous désespérer ! Il faut valoriser ces expériences, au bon sens du terme, pour tordre le coup à cette idée qu'on ne peut pas s'affranchir des cadres de l'action publique. Peut-être faut-il s'organiser autrement ? Tous les mouvements, la Ligue n'y échappe pas, s'interrogent sur leur capacité à fédérer, rassembler, orchestrer, susciter, valoriser.

L'autre crise de légitimité me semble plus grande et plus grave aussi ; et c'est, finalement, la seule question qui vaille. C'est celle que tu évoques à travers le terme « sens ». Mine de rien, ce que l'éducation populaire a permis pendant longtemps, même modestement, et sans le déclarer comme préalable, c'est de faire en sorte que des gens qui n'étaient pas reconnus le deviennent et trouvent un sens à leur vie grâce à ce qu'ils pouvaient découvrir, faire, accompagner, ce dont ils pouvaient profiter aussi, par le biais d'initiatives comme Derrière Le Hublot chez vous. Aujourd'hui, ce sens est sans doute plus complexe à trouver. Il est nourri de multiples influences là où, auparavant, elles étaient finalement assez peu nombreuses – en gros, l'instituteur, le curé, la famille et puis quelques institutions éducatrices comme la Ligue ou les autres mouvements d'éducation populaire aux finalités diverses.

Ajoutons à cela que le seul grand indicateur que l'on nous propose de donner à nos vies, c'est le business, le commerce, la consommation. La consommation est devenue une activité sociale, et culturelle sans doute, qui structure des pratiques majeures. Saurons-nous, à l'heure des incertitudes, boulever-

sements et complexité, contribuer à permettre à chacun de trouver un sens personnel et collectif à sa vie ? Je connais un certain nombre de nos concitoyens et de nos dirigeants qui se satisfont tout à fait d'un monde où le sens n'est que dans la capacité à consommer. Ce qui m'intéresse, c'est de contester ce modèle-là parce qu'il est mortifère.

Je pense que l'on n'y contribuera de manière efficace qu'en partant du local. C'est depuis Capdenac qu'on comprend le monde parce que le monde est à Capdenac. Quand je nais aujourd'hui à Capdenac, ma vie dépend de plus en plus de la manière dont Capdenac est insérée, ou pas, dans le monde. C'est complètement enthousiasmant et c'est ce qui justifie, selon moi, le grand coup de fouet que l'on devrait donner au travail artistique. Le contact avec un travail artistique, c'est une capacité à s'émouvoir, à imaginer, à ne pas avoir peur de ce qui vient, à se sentir issu et producteur d'un monde commun. Peu d'autres activités humaines sont capables de provoquer cela aujourd'hui.

Fred Sancère. Agir local et penser global, c'est une idée formidable. C'est une balise à laquelle nous sommes accrochés et à partir de laquelle le projet de Derrière Le Hublot s'est toujours construit. On agit à Capdenac en ayant le désir d'agir beaucoup plus largement et globalement. L'enjeu, en participant à créer du sens, du partage des savoirs et des cultures, est de nous permettre de mieux appréhender le monde dans lequel on vit, de pouvoir le comprendre, le critiquer et l'inventer. Pour autant, la problématique fondamentale de cette dualité entre local et global est qu'elle doit s'appuyer sur un ancrage très solide. Pour que le local bouge, pour le perturber, le réveiller, le déséquilibrer, participer à son devenir, il faut savoir qualifier ce que nous faisons pour mieux l'amplifier. Il faut savoir se réunir. Sans cela, l'exercice peut s'avérer très décourageant.

Éric Favéy. Quand je parle du local, je veux dire qu'il faut partir de la réalité d'un territoire pour reconnaître la dignité des gens qui y habitent et la culture dont ils sont porteurs – puisque tout individu est porteur d'une culture. Mais il faut aussi se mettre en situation d'éprouver les limites des cultures dont nous sommes porteurs. Car selon moi, l'enjeu n'est pas la question de l'accès et de l'offre mais l'élargissement, la circulation, l'hybridation... La « créolisation » aurait dit Édouard Glissant. Notre responsabilité et notre engagement doivent être de dire à chacun : cela ne suffit pas, parce que l'on ne vit pas ensemble simplement à Capdenac mais à l'échelle de la planète. Il y a pour cela quelques efforts à faire, comme ménager des moments où l'on peut faire l'expérience de l'autre et de questions dont on pense qu'elles ne nous concernent pas, alors qu'elles sont complètement liées à nous.

Il nous faut continuer de progresser en humanité. Cela passe par cet investissement du local comme lieu de conscientisation, de mobilisation, de retour au sentiment que l'on n'est pas impuissants, que l'on peut trouver une marge d'action. Ce n'est pas rien quand des habitants ont le sentiment qu'ils sont utiles et en train d'agir ! C'est une façon de travailler sur l'estime de soi et la confiance. Ce qui aujourd'hui est profondément brisé dans notre pays. Ce travail local doit, aussi, croiser ce qui nous est commun à une échelle plus vaste, où des constructions d'ordre idéologique, politique et institutionnelle peuvent faire varier les choses. Le dialogue entre les deux ne va pas de soi car il peut y avoir des situations de conflits. Cela nécessite en permanence d'éclairer ce débat. C'est là où la tâche est redoutable. Et on se demande pourquoi elle l'est alors que l'on dispose de moyens inédits d'information et de mobilisation !

7 juillet 2018, Salles-Courbatiès, le coup de feu approche pour le chef Quentin Bourdy et ses associés d'un soir, l'équipe cuisine de Derrière Le Hublot, qui ensemble s'apprêtent à recevoir 120 convives pour Le Goût des Braises, un repas sauvage dans un coin de pleine nature.



Vous évoquez là l'enjeu d'émancipation qui est le fondement de l'éducation populaire.

Éric Favéy. Pour nous, l'éducation populaire est une forme d'éducation politique qui n'est pas partisane, qui ne cherche pas à prendre le pouvoir mais à donner à chacun la possibilité de participer à l'exercice du pouvoir collectif dans la société dans laquelle on vit. J'aime bien faire référence à Paul Ricœur sur le sujet : toute forme éducative ou formative se situe dans une capacité à la fois à s'adapter et à s'arracher. S'adapter ne veut pas dire qu'on disparaît. Une fois qu'on a compris le monde, on peut individuellement et collectivement décider de le faire progresser pour qu'il s'améliore et qu'on y vive mieux. Il ne faut pas perdre cela de vue. Le problème est le décalage entre les déclarations d'intention et la réalité. On voit bien comment à l'école, dans la formation des adultes, dans les institutions culturelles et artistiques, cette dialectique entre adaptation et arrachement est déséquilibrée, plutôt en faveur des formes adaptatives ou conformatrices.

Fred Sancère. Il n'y a qu'une chose qui nous passionne à Derrière Le Hublot : chercher avec des artistes comment notre travail sur les questions culturelles va contribuer à l'émancipation de chacun. Je n'ai pas du tout l'impression de participer à une politique de loisirs. Je n'ai envie que de participer à la question de l'émancipation, parce que c'est ce qui nous permet de prendre part à la vie démocratique, d'être libres. J'ai la conviction que par moments, cela passe par la découverte et la connaissance de langages symboliques, et à d'autres, par un partage des savoirs qui permet de se situer dans une société, de participer à la vie de la cité, de la reconnaissance de la diversité des cultures. De nombreux projets que l'on a développés sont pour moi liés à des enjeux d'émancipation. C'est passionnant à travailler. C'est pourquoi la question culturelle m'intéresse plus que la question purement artistique, même si l'une ne va pas sans l'autre.

Au regard de la situation sociale que vous décrivez, qu'en est-il de l'enjeu démocratique ?

Éric Favéy. Nous disposons d'institutions démocratiques très élaborées mais cela m'effraie de voir l'état de défiance qui règne. Je pense qu'il y a aujourd'hui un vrai risque de disqualification de la démocratie, qui n'était pas advenu depuis 1945. Certains se disent : « puisque la démocratie n'a pas permis, notamment ces dernières années, de résoudre un certain nombre de questions sociales, environnementales, etc. qui se sont posées à nous, pourquoi ne pas essayer d'autres modèles ? » Il ne faut pas évacuer cette hypothèse d'un revers de main en répondant que la démocratie est fortement installée en France et que le seul travail à faire est de l'améliorer. Il faut l'améliorer et la défendre, la promouvoir. Nous savons que la démocratie est le moyen le moins imparfait pour trouver des issues aux difficultés qui sont les nôtres, pour permettre la capacité de s'organiser. C'est par assouplissement que ce modèle est aujourd'hui fragilisé. On n'en a pas suffisamment travaillé les formes ni la qualité des pratiques. Et cela nous ramène à un point, que j'ai évoqué dès le début de notre échange : si l'on n'est pas capable de mobiliser tout ce que nous savons pour régler des problèmes fondamentaux, à quoi nous sert-il de savoir ?

Quel rôle les mouvements d'éducation populaire ont-ils à jouer en la matière ?

Éric Favéy. Je crois qu'il faut aujourd'hui libérer l'audace et avoir confiance en des gens qui ont envie de faire. Tant de personnes ont le sentiment d'être niées dans leur vie personnelle, professionnelle et de ne pas être reconnus. Pour eux, avoir pendant un moment, ne serait-ce qu'un tout petit moment, cette étincelle de reconnaissance parce que l'idée qu'ils ont eue se transforme en un projet collectif dans leur village ou leur quartier, c'est une réponse au mal-être des sociétés contemporaines. Il faut défendre que cette reconnaissance est aussi capitale que la qualité des pratiques démocratiques, la justice sociale, etc. C'est le rôle des professionnels de l'éducation populaire de se mettre au service de l'investissement des gens, adhérents et bénévoles. Souvent, pour bien faire et parce qu'il faut aller vite, ils font « à la place de », alors qu'ils auraient la capacité de permettre l'action plutôt que de la prendre en charge. C'est un savoir-faire que d'impliquer les gens, que l'éducation populaire avait, et qu'il faut qu'elle retrouve et qu'elle remette au centre du jeu.

Participer au devenir culturel de son territoire : une démarche de médiation au long cours

La participation des citoyens est un enjeu d'actualité dans notre société. Derrière Le Hublot s'en est saisi depuis bien longtemps, assumant son origine et son héritage d'éducation populaire, plaçant les bénévoles et adhérents au cœur de son projet. L'implication des habitants prend des formes multiples et constitue un objet de travail permanent. Car elle ne se décrète pas et n'est jamais acquise.

Composer un commando de Supermen seniors qui déambule dans les rues, préparer un repas gastronomique servi en pleine nature avec un grand chef, contribuer à un Observatoire photographique de sa ville... Comme disent souvent avec amusement des personnes impliquées dans un projet proposé par Derrière Le Hublot : « ils nous font faire des choses assez originales ! » Au-delà de l'anecdote, l'implication des habitants telle qu'elle est pensée par l'équipe n'a rien d'accessoire. Pour certains, elle prend la forme d'une participation à un spectacle aux côtés d'une compagnie. C'est alors la dimension artistique qui prime, pouvant devenir une porte d'entrée vers un engagement à venir dans le projet associatif. Pour d'autres, c'est d'abord en tant que bénévole de *l'Autre festival* que l'implication démarre. Une expérience artistique viendra peut-être par la suite, contribuant à faire évoluer la perception de l'association.

Il n'y a pas de petite implication ni de porte d'entrée privilégiée. L'équipe s'attache, en permanence, à faire œuvre de médiation au sens où elle joue les intermédiaires entre des personnes, des projets, pour permettre à tout un chacun d'y trouver une place. L'ambition est bien de proposer des conditions d'agir, de se mettre en mouvement, de contribuer à l'émancipation individuelle et collective. Cette démarche inscrit pleinement Derrière Le Hublot dans le champ de l'éducation populaire mais aussi dans la philosophie des Droits culturels, qui promeut l'implication de chacun dans la construction de la vie culturelle ainsi que la reconnaissance de la diversité des cultures dont nous sommes tous porteurs. Une telle utopie se travaille au quotidien, dans la mise en place des projets et dans l'animation de la vie associative. L'énergie de l'équipe permanente, les compétences administratives et techniques de ses salariés, entraînent l'élan associatif qui, en retour, est nourri de l'engagement des participants. Ce que traduisent deux verbes associés pour résumer le fondement de la démarche : donner et recevoir. La dynamique est à double sens, les participants apportant leurs sensibilités, leurs aspirations, leurs compétences ou leurs savoir-faire. La rencontre de tous ces mondes et de la confrontation à l'altérité constituent deux piliers de la démarche de l'association.

SORTIR DE SA ZONE DE CONFORT

La diversité des projets proposés et la force d'engagement des participants attestent d'une dynamique d'implication qui s'est construite au long cours. Delphine Datamanti, secrétaire générale de Derrière Le Hublot, se réjouit de « pouvoir aller de plus en plus loin au niveau artistique ». Elle ajoute qu'il n'est pas rare de mettre parfois les participants dans une zone d'inconfort pour les amener à passer un cap – comme ce fut le cas pour l'équipe cuisine dans la collaboration avec Nicolas Simarik et Quentin Bourdy. Elle insiste sur la responsabilité de Derrière Le Hublot. « Il n'y a pas de recette. On rebat toujours les cartes. Il y a quelque chose de l'ordre du défi qu'on se lance. On ne va pas rogner sur l'exigence, on ne veut pas décevoir les gens qu'on embarque. » Interrogée sur le moteur qui nourrit leur travail quotidien, elle n'hésite pas une seconde. « A partir du moment où un projet me fait rêver, j'ai d'autant plus envie d'embarquer des gens. Le niveau d'implication s'amplifie chez certaines personnes. Nous avons désormais une longue expérience de projets partagés, une confiance s'est instaurée. » De fait, c'est la constance de propositions d'implication, tout au long de chaque saison, sur une diversité de projets et de démarches artistiques, qui permet de construire une relation dans la durée et de capitaliser sur les expériences partagées pour approfondir les liens et, ensemble, se montrer de plus en plus audacieux.

La zone d'inconfort dans laquelle certains projets précipitent les participants, l'équipe s'y plonge elle aussi régulièrement, privilégiant l'expérimentation et la tentative. Un projet au long cours, structurant, fournit un terrain idéal pour cela : la perspective de disposer d'un lieu, dénommé pour le moment *l'Autre lieu*. Pas une salle de spectacle – Derrière Le Hublot tirant une partie de sa force de son nomadisme, de sa capacité à aller partout – mais plutôt une base arrière, un abri, un point d'ancrage incarnant les valeurs d'échange, de partage et de rencontre avec l'autre qui nourrissent l'aventure depuis toujours. Après différentes étapes (incluant une étude de préfiguration architecturale de réhabilitation de la Maison du Parc de Capèle où l'association a ses bureaux), ce rêve d'un *Autre lieu* a mené Derrière Le Hublot et une équipée de sept bénévoles et quatre salariés à la Biennale internationale d'architecture de Venise en septembre 2018. Un voyage extraordinaire en tous points.

UN TRANSFERT D'ÉNERGIE

Le commissariat du Pavillon français de l'édition 2018 de cet événement majeur a été confié au collectif d'architectes Encore Heureux, avec qui Derrière Le Hublot a initié une collaboration dans le cadre du projet *Fenêtres sur le paysage*. L'exposition qu'Encore Heureux a proposée, intitulée *Lieux infinis*,

7 juillet 2018, ambiance magique à Salles-Courbatiès où le chef Quentin Bourdy, l'équipe cuisine de Derrière Le Hublot et Pierre de Mecquenem - Cie La Machine pour les effets de flammes et de braises - ont su créer dans un cadre improbable un temps de rencontre et de partage qui marquera les esprits.



présentait dix lieux repérés en France ayant tous pour point commun d'avoir réinvesti des espaces désertés et d'en proposer des usages renouvelés, basés sur l'expérimentation de processus collectifs. Ces lieux sont dits « infinis » dans le sens où ils sont ouverts à l'imprévu et à la mutation – contrairement à la plupart des bâtiments construits pour un type d'usage. L'exposition s'articulait à Esperienza Pepe, le « 11^e lieu infini », occupation d'une ancienne caserne militaire, qui proposait une mise en action concrète et habitée des initiatives présentées dans le Pavillon. C'est dans ce 11^e lieu que l'équipée capdenacoise était hébergée, parmi lesquels des bénévoles de l'équipe bricolage et de l'équipe cuisine. À Venise, ils ont visité l'exposition avec Nicola Delon, co-fondateur d'Encore Heureux, mais aussi cogité avec Nicolas Simarik, qui a entamé une collaboration avec le groupe cuisine et testait, à Esperienza Pepe, sa cuisine mobile. L'enjeu était de stimuler la réflexion, de se familiariser avec le langage de l'architecture, ses enjeux et ses complexités, et surtout, et d'abord, de rêver ensemble à leur *Autre lieu* pour Capdenac.

Celles et ceux qui ont fait le voyage sont des bénévoles très impliqués. Au contact de professionnels (équipes artistiques et techniques pour les bricoleurs, chefs cuisiniers et équipes artistiques pour les cuisiniers), ils ont acquis des compétences et sont désormais devenus des piliers de l'organisation de l'*Autre festival* comme de la saison. Leur engagement s'est élargi au-delà de l'opérationnel, au sein du conseil d'administration ou de séminaires associa-

tifs. Le séjour de quatre jours à Venise s'est avéré marquant pour tous les participants, bénévoles comme salariés, qui en sont rentrés galvanisés. La visite du Pavillon, la pratique quotidienne du 11^e lieu, les temps de travail avec Nicolas Simarik, tout a contribué à faire avancer la réflexion. Les valeurs du lieu se sont dégagées, résumées a posteriori dans un compte-rendu, « partage, convivialité, hospitalité, accueil, prendre soin, générosité, transmission ». Si Julien Choppin, co-fondateur du collectif Encore Heureux, n'était pas présent, il se fait l'écho du souvenir qu'a laissé le groupe venu de Capdenac. « Ce qui était touchant et émouvant, c'était de voir que nous avons fait un transfert d'énergie. Ils sont rentrés remplis d'envie de faire, d'inventer leur propre lieu, raconte-t-il. Le message que l'on voulait faire passer, c'est que ces lieux s'inventent parce qu'il y a des rencontres entre des gens, des opportunités spatiales et des besoins. C'était fort qu'ils aient ressenti ça »

Le chemin à parcourir jusqu'à l'*Autre lieu* reste long et ne dépend pas uniquement de la bonne volonté et de l'énergie des bénévoles ni même de l'équipe permanente de Derrière Le Hublot. Pour autant, ce voyage à Venise constitue, en soi, une utopie en acte : engager des personnes dans une réflexion collective, leur offrir les conditions pour s'emparer et commencer à agir sur des orientations et des décisions susceptibles de prendre forme et d'impacter leur territoire de vie.

En action, des projets avec les habitants

À TABLE AVEC L'ÉQUIPE CUISINE

Quant un groupe de bénévoles cuisiniers et cuisinières ne manquant ni d'humour ni de détermination se voit accompagner par Derrière Le Hublot dans une prise d'autonomie, ça met des petits plats dans les grands et ça donne des ailes.

« Quand on a vu le résultat, on était nous-mêmes impressionnés ! » Des mois plus tard, Monique Garreta raconte avec enthousiasme l'effet provoqué par le buffet préparé pour l'assemblée générale de Derrière Le Hublot. En ce 24 juin 2018, la structure en bois *Folie Pic-Nic*, construite quelques semaines plus tôt par le groupe des bricoleurs dans le parc de Capèle, accueille une performance culinaire dont les membres de l'équipe cuisine, guidés par le plasticien Nicolas Simarik, réalisent encore à peine qu'ils en sont les auteurs. « C'était magnifique et innovant, ajoute Monique. Ça nous a donné envie de mettre plus l'accent sur la présentation. Il a eu des idées que nous n'aurions pas eues seuls ! »

Quelques semaines plus tard, l'équipe cuisine relève un autre défi avec Quentin Bourdy, chef cuisinier du restaurant L'Univers à Villefranche-de-Rouergue. Un repas gastronomique préparé et dégusté en pleine nature, sans eau, gaz ni électricité, à Salles-Courbatiès. En amont, tous ont été accueillis dans l'établissement de ce grand chef pour se rencontrer et apprendre des techniques de cuisine. Ces expériences contribuent à renforcer la cohésion du groupe, déjà très soudé. « Cela nous fait progresser ensemble et nous donne envie de tenter des choses, souligne Marie-Odile Simon. L'essentiel, c'est d'essayer ! »

Et de fait, ces collaborations leur ont donné des ailes. C'est l'ambition de l'accompagnement du groupe par des artistes et des professionnels tel qu'il est pensé par Derrière Le Hublot. L'enjeu est de bénéficier d'une formation dans la durée, d'acquérir de nouveaux savoir-faire et une autonomie grandissante – qui s'est vite traduite par une force de proposition renforcée ; autant de compétences qui consolident leur investissement dans l'association et sont mobilisables par ailleurs. Derrière Le Hublot considère la cuisine comme un art de vivre, un espace de création, de partage et de rencontre, et les bénévoles de l'équipe cuisine sont tout sauf de « petites mains ». Outre la dimension indispensable de la mission remplie par l'équipe – qui prend en charge les repas des artistes pendant *l'Autre festival*, en saison et lors de certaines résidences –, c'est reconnaître l'engagement conséquent de tous, offrir un espace où déployer envies et élans personnel et collectif. L'aventure n'est pas terminée, loin de là : la collaboration avec Nicolas Simarik se poursuit, notamment dans le l'occasion pour l'équipe cuisine de régaler à nouveau les yeux et les papilles.

L'AVENIR LEUR APPARTIENT

Aux origines de Derrière Le Hublot était une bande de jeunes gens qui aspiraient à faire vivre leur territoire... C'est l'éducation populaire qui leur a mis le pied à l'étrier. Ne restait plus qu'à transmettre la flamme de l'action et de la conviction à la jeune génération. C'est en cours !

Elie, Firmin, Rozenn, Elise... Ils ont entre 8 et 15 ans. Leur présence marque *l'Autre festival* depuis des années. Leurs autoportraits dessinés figurent sur les verres en plastique consignés du bar. Ils déchirent les billets de spectateurs à l'entrée ou prêtent main forte au service des repas. Ils sont une quinzaine de jeunes bénévoles, faisant preuve du même enthousiasme que les adultes. En amont de chaque édition du festival, prenant en compte leurs aspirations et leurs capacités en fonction de leur âge, une réflexion est menée sur les rôles qu'ils peuvent occuper, suivant l'éthique défendue par l'association : coopération, transmission et émancipation. 3^e génération à s'impliquer, parfois dans les pas de leurs propres parents ou grands-parents, ce groupe se voit ainsi offrir un cadre privilégié de découverte de la vie associative et une dynamique de construction citoyenne.

Pour aller plus loin, l'équipe de Derrière Le Hublot leur a lancé une invitation. En août 2018, direction Aurillac et son bouillonnant festival international de théâtre de rue, avec une mission à accomplir : sélectionner un spectacle pour *l'Autre festival* en 2019. Douze ont répondu présent. Les fondements de l'éducation populaire se lisent entre les lignes du programme de leur séjour : éveiller leur sens critique grâce à des séances de debriefing animées par la journaliste Julie Bordenave ; rencontrer des compagnies et le directeur de l'événement ; s'approprier les clés de l'accueil d'un spectacle. Avec deux animateurs, ils font aussi l'expérience de la vie en collectif, dormant sous tentes au camping.

Ils sont revenus marqués et grisés par ce festival hors normes, qui a tout d'un rite de passage. La diversité des propositions et des esthétiques, la ville prise d'assaut par l'art, les murs couverts d'affiches... C'est l'énergie communicative de *Vendredi*, spectacle de la compagnie La Fabrique Fastidieuse qui les a conquis. « C'est le genre de spectacle où tout change à chaque fois, en fonction de l'humeur du public, raconte Romane Noygues, qui était du voyage. C'était très agréable et très fou. J'ai dansé et je me suis beaucoup amusée ! » Dans un compte-rendu rédigé a posteriori, Pauline Labails met en lumière l'aspiration du groupe à partager son expérience vécue. « Nous avons fait des rencontres très fortes, eu des échanges animés, écrit-elle. L'accompagnement proposé par Julie nous a aussi permis d'analyser nos émotions, de les traduire pour pouvoir, à notre tour, proposer à d'autres les émotions que nous avons ressenties. »

Pour boucler la boucle, le groupe accueille les artistes et le public de *Vendredi* à *l'Autre festival* en juin 2019, en lien avec l'équipe permanente. L'aventure avec les jeunes ne s'arrêtera pas là. L'enjeu est de leur permettre de réinvestir les enseignements tirés de ce séjour dans leur implication dans l'association, et en dehors. Leur transmettre l'envie d'agir, tout comme elle a été transmise aux fondateurs de Derrière Le Hublot il y a plus de 20 ans. L'avenir dira quels chemins ils choisiront d'emprunter.

Mai 2018, l'Autre festival, la jeunesse prend la relève ! L'équipe des jeunes bénévoles de Derrière Le Hublot participe activement à cette édition avec une envie et énergie enthousiasmantes.



DÉVELOPPEMENT
DES ARTS
VIVANTS
EN MASSIF CENTRAL

Directeur de publication : Fred Sancère
 Coordinatrice éditoriale et rédactrice : Anne Gonon
 Coordinatrices de publication : Delphine Datamanti,
 Julia Steiner
 Création graphique : Céline Collaud
 Impression : Reliefdoc
 Crédits photos : Kristof Guez

Cette publication s'inscrit dans le dispositif d'immersion artistique et culturelle piloté par Derrière Le Hublot dans le cadre du projet *Développement des arts vivants en Massif central*, porté par Occitanie en scène, Auvergne-Rhône-Alpes Spectacle Vivant, Octopus, Des Lendemain Qui Chantent, Le lab et Derrière Le Hublot. Le DAV est cofinancé par l'Union européenne (Feder), dans le cadre du Programme opérationnel Massif central 2014-2020, par le FNADT dans le cadre de la Convention de Massif central 2015-2020 et par la Région Nouvelle-Aquitaine. Il bénéficie du soutien du Groupement d'intérêt public Massif central et du Commissariat général à l'égalité des territoires – CGET- du Massif central.

ANNE GONON

Journaliste et critique, Anne Gonon a soutenu une thèse sur les spectateurs des arts de la rue en 2007. Auteure de nombreux ouvrages consacrés à la création artistique hors les murs (dont *IN VIVO, les figures du spectateur des arts de la rue, Bienvenue chez vous ! Culture O Centre, aménageur culturel du territoire* où encore *Tout ouïe, la création musicale et sonore en espace public*), elle a pour sujets de prédilection la question du spectateur et les projets artistiques et culturels contextuels.



Mai 2018, l'Autre festival, les architectes de l'Atelier Vecteur et l'équipe bricolage de Derrière Le Hublot fabriquent Folie PicNic, une création architecturale éphémère dans le parc de Capèle à Capdenac.